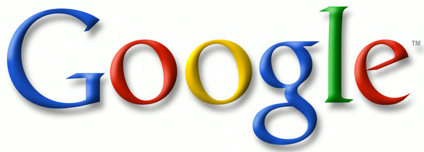
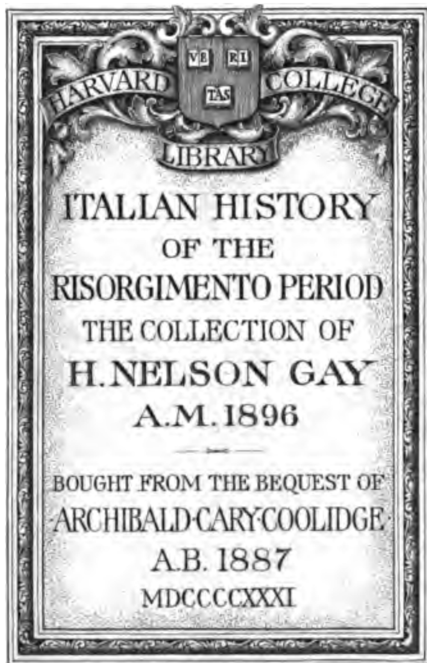



3 2044 012 331 641


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI



ESQUISSES ITALIENNES

LE

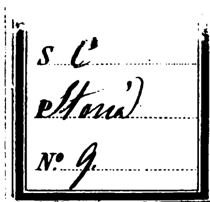
GÉNÉRAL FILANGIERI

PAR

MARIE-HENRY DE LA GARDE

Feuilleton du *Courrier d'Italie*.

SE VEND AUX BUREAUX DU *COURRIER D'ITALIE*
ET À CEUX DE *L'UNIONE*.


S. C
N° 9.

ESQUISSES ITALIENNES

LE

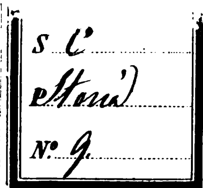
GÉNÉRAL FILANGIERI

PAR

MARIE-HENRY DE LA GARDE

Feuilleton du *Courrier d'Italie.*

SE VEND AUX BUREAUX DU *COURRIER D'ITALIE*
ET À CEUX DE *L'UNIONE*.


N° 9.

ESQUISSES ITALIENNES

LE

GÉNÉRAL FILANGIERI

PAR

MARIE-HENRY DE LA GARDE

Feuilleton du *Courrier d'Italie.*

SE VEND AUX BUREAUX DU *COURRIER D'ITALIE*
ET À CEUX DE *L'UNIONE.*

TURIN 1858,

TYPOGRAPHIE ÉCONOMIQUE DIRIGÉE PAR BARERA

Rue de la Poste, n° 1.

ESQUISSES ITALIENNES.

LE

GÉNÉRAL FILANGIERI

« Dès la plus haute antiquité, nous dit Tacite en abordant la vie d'Agricola, on s'est fait un devoir de transmettre à la postérité les actions et le caractère des hommes illustres..... et plus un siècle en est fécond, ajoute-t-il, plus il en connaît le prix. »

Nous chercherions en vain, dans les siècles passés, une époque plus digne que la nôtre de revendiquer pour elle l'application de cette consolante maxime du grand historien.

Existe-t-il, en effet, aujourd'hui, un coin de terre si petit qu'il soit, où le génie ait la liberté de rester ignoré? Ne pourrait-on pas dire, avec non moins de raison, que chaque jour enfante une célébrité?

Il en résulte que, de tous côtés, l'on voit pulluler des faiseurs de biographies; et le nombre des héros devient si grand, qu'on a de la peine à consigner avec détail leurs actions et leur caractère.

On est obligé de se hâter de peur que le temps ne vienne à manquer; en sorte qu'à un portrait véritable que l'on s'était d'abord proposé pour but, force est de substituer tout simplement une modeste esquisse.

Pourquoi ces esquisses seraient-elles, après tout, dépourvues d'un mérite réel? Ne sont-elles pas autant de pages détachées du grand livre de la vie contemporaine, ou, mieux encore, les bas-reliefs complémentaires d'une immense galerie historique ouverte à tout le monde? Quant à leur utilité, nul ne peut la nier.

Elle est visible, palpable; et, pour s'en convaincre, il suffit d'entrer chez son libraire.

— La biographie de M. *** s'il vous plait.

— Monsieur, nous n'en avons plus : le dernier exemplaire a été pris ce matin ; et vous êtes le dix-huitième à qui nous sommes forcés de refuser.

— Diable ! ! cela me contrarie...... je cours chez vos confrères.

— Monsieur ne sera pas plus heureux ; ils sont épuisés depuis hier.

Alors, pour vous désennuyer et ne pas réintégrer dans votre gousset la pièce de cinquante centimes que vous avez au bout des doigts, vous achetez un almanach lequel vous annonce bel et bien de la pluie ou du brouillard pour l'heure de votre réveil.

Plus que jamais vous pestez et vous maugréez. Vous plongez sur l'étalage un œil scrutateur afin de bien vous assurer si, parmi ces jolis petis volumes in-12, qui s'y pavanent gaillardement avec leur couverture jaune, bleue, verte ou rose, vous ne trouverez pas celui qui manque à votre collection.

Mais, me direz-vous, ces biographies ne sont, d'ordinaire, qu'un tissu de calomnies.

Qu'importe! n'est-ce pas là le principal mérite de la vertu, le cachet le plus incontestable de la supériorité?

Citez-moi, je vous prie, une médiocrité qui ait eu assez de bonheur pour être calomniée dans un petit livre à cinquante centimes.

Il est un fait, selon nous, bien avéré; c'est que la calomnie, quand elle veut mordre, ne s'attache qu'aux plus grands génies, pour qui cette morsure n'est nullement dangereuse.

Bien des gens à défaut de gloire, s'en accommoderaient aisément; témoin ce gros financier qui, pour jouir d'un peu de célébrité, voulait payer des sommes folles à un écrivain, à la condition que ce dernier écrirait sur lui un volume d'infamies.

Quoi qu'il en soit; nous prétendons que l'utilité des biographies est incontestable et qu'elles servent aux historiens les plus sérieux, tout, comme aux plus grands peintres, les couleurs préparées par les rapins. C'est la terre de sienne, c'est le vermillon, c'est l'indigo, le blanc de céruse ou le noir d'ivoire, qui artistement broyés sur la palette, doivent fournir les tons, les nuances, les reflets, le clairs et les ombres dans le grand tableau des célébrités contemporaines.

Mais c'est assez de préface comme cela; c'est assez nous excuser d'une entreprise que nous croyons utile si elle n'est au dessus des nos forces. Voici sur un chevalet une toile toute fraîche, née d'hier et baptisée ce matin du nom de *Courrier d'Italie;* nous y esquisserons à grands traits, au pas de course et en vrai touriste, sans passion et sans entrainement, les plus saillantes illustrations de l'Italie moderne.

Nous commencerons par ce qui d'ordinaire éblouit le plus, par ce qui rayonne et commande principalment l'in-

térêt, l'admiration et la sympathie du public...... une gloire militaire. Est-ce à dire que celle dont nous entreprenons le tableau nous éblouisse au point de ne pouvoir distinguer les nuages qui l'obscurcissent? A ce prix-là, pour éviter l'égoût du pamphlétaire nous tomberions dans celui du panégyriste, et notre but est de naviguer sans crainte entre ces deux écueils.

Il est des hommes sur lesquels l'opinion ne se trompe jamais; qu'elle blâme sous un rapport et que sous l'autre elle encense; des hommes dont le patriotisme se résume à porter deux cocardes dans les pans de leur habit et qui gagnent des batailles, prennent des villes et des forteresses d'assaut.

Chez ces hommes et à de certains moments il n'y a de Bayard que l'épée indomptable; en vain chez eux l'on chercherait la vertu, la probité, le patriotisme et tous les sentiments généreux qui recommandent le citoyen libre; quelquefois même, en leur place, on ne trouve que de la boue. Ce sont les taches tristes et décourageantes que l'éclat du soleil ne peut dissimuler, et que ne peut même jamais effacer le sang versé sur les champs de bataille.

Le général Charles Filangieri est, en outre, une de ces célébrités de l'histoire contemporaine dont l'esquisse se place en première ligne sous la plume du publiciste; c'est un portrait qui a droit au premier plan dans l'exposition d'une galerie italienne.

Prince de Satriano et baron du royaume, il tient par sa naissance à la plus haute noblesse napolitaine; et l'on peut dire qu'il a glorieusement justifié, par ses exploits et par sa bravoure, un sang dont la source se cache sous la tente de quelque enfant hardi de la vieille et aventureuse Normandie.

A ceux d'ailleurs qui aiment à se rendre compte des étymologies plus ou moins équivoques de certains noms illustres, nous citerons les deux les plus accréditées du nom de Filangieri.

En premier lieu, c'est un chef de phalanges, compagnon de Robert Guiscard, qui fut, dit-on, la tige de cette famille où, par corruption et métamorphose d'idiome, du mot normand *Phalangères* on a fait Filangieri.

Mais une autre étymologie nous paraît plus explicite encore.

L'un des quarante aventuriers normands qui, en l'an 1014, abordèrent en Sicile, avait un fils qui se nommait *Angerio*, lequel se signala et aida puissamment Robert à expulser les Grecs de la Pouille et de la Calabre. Ses enfants, jaloux de marcher sur ses traces, voulurent en perpétuer le souvenir et prirent le nom de *Filii-Angieri*.

Ces deux étymologies présentent évidemment, dans le fond sinon dans la forme, une analogie qui semble exclure de chacune d'elles le doute et l'incertitude; mais tout l'éclat dont cette famille a pu jouir dans les temps les plus reculés, se trouve nécessairement éclipsé par l'immortelle figure de Gaëtan Filangieri, père du général.

Mourir à trente-cinq ans, et laisser en héritage à ses fils un nom devenu européen par des écrits d'une valeur incontestable; épargner, par une fin prématurée, un crime plus que probable au démon des réactions politiques, si avide d'immoler les supériorités, voilà ce que les historiens ont appelé, avec raison, l'heureuse fortune de l'auteur de la *science de la législation*.

Aussi, lorsqu'à l'éphémère tentative de république parthénopéenne succéda le terrorisme royaliste des Guidobaldi et des Mammone, tandis que le sang coulait sur les gibets et que les prisons regorgeaient de victimes, sur

a M. le …

ESQUISSES ITALIENNES

LE

GÉNÉRAL FILANGIERI

PAR

MARIE-HENRY DE LA GARDE

Feuilleton du *Courrier d'Italie*.

SE VEND AUX BUREAUX DU *COURRIER D'ITALIE*
ET À CEUX DE *L'UNIONE*.

même au général Bonaparte. Ils le trouvèrent assis devant une immense table, recouverte d'un tapis de velours vert et surchargée de livres, en face desquels se trouvait une rangée de fauteuils vides.

— Jeunes gens, leur dit le premier Consul, cette chambre vous rappelle un souvenir glorieux; ces livres que vous voyez placés devant chaque fauteuil sont autant d'exemplaires de l'ouvrage de votre illustre père, de ce célèbre jeune homme qui, en fait de législation, est notre maître à tous.

Un rapide coup d'œil suffisait à César pour juger les hommes.

— Tout me fait espérer, reprit Bonaparte, que, dans quelque carrière que vous entriez, vous vous montrerez dignes fils de celui qui a écrit ces immortelles pages.

Ce compliment délicat contenait une promesse et des espérances. Le premier Consul tint parole et, après s'être informé de leur inclination et de leurs goûts particuliers, il fit admettre les deux fils de Gaëtan dans le Prytanée, et paya, pour chacun d'eux, une pension de 2000 francs, sur sa cassette.

Quant aux espérances, par son application et ses succès, par les prix nombreux qu'il remporta et surtout la couronne de lauriers qui lui fut publiquement décernée, le jeune Charles Filangieri les réalisa et en fit présager de plus belles encore que la suite a pleinement justifiées.

Qu'on nous permette une réflexion.

On trouve, dans l'histoire, des traits bien simples par eux-mêmes, et qui cependant valent des titres et les parchemins les plus poudreux.

Celui que nous venons de mentionner en est un.

Qu'est-ce, en effet, réduite et dépouillée de toute réflexion, que cette audience entre le chef d'une république,

tout préoccupé de ses futurs destins, et un enfant de seize ans proscrit, sans autre illustration que le nom d'un père, sans autre intérêt que celui qui s'attache aux malheurs de l'exil? — Une audience et rien de plus.

Mais, si l'on considère ce que furent, dans la suite, les acteurs de cette scène, si simple et si naturelle; l'un empereur et maître de le moitié de l'Europe, l'autre survivant encore à cette héroïque époque dont il partagea la gloire et les périls, que devient auprès de ce solennel hommage le stérile honneur d'une longue suite d'aïeux?

Aussi, de tous les titres vains et pompeux qui ont attiré sur lui les regards de la foule, le général Filangieri préfère-t-il montrer à tous, amis ou ennemis, le tableau qu'il a fait faire lui-même, et où cette entrevue est représentée telle que nous venons de la raconter.

Plût au ciel qu'il eût conservé plus pure et plus intacte encore l'auguste religion des souvenirs, et par sa vie politique, justifié l'horoscope dont le premier Consul honora la mémoire de Gaëtan Filangieri!

Né avec les dispositions les plus heureuses, et doué d'une intelligence et d'une pénétration très-développées, le jeune officier devait, avec les légions Françaises, conquérir une brillante réputation de bravoure, de présence d'esprit et de coup d'œil militaire dans chacune des glorieuses étapes de l'épopée Impériale.

Passé d'emblée du Prytanée à l'école Polytechnique, il en sortit avec le grade de sous-lieutenant, pour aller faire ses premières armes dans les plaines de Marengo.

De là, nous le retrouvons au camp de Boulogne; puis enfin, dans la 33e demi-brigade, avec laquelle il fit, en 1803, sous les ordres du général Mortier, toute la campagne de Hanovre.

Partout où il se trouva, il paya de sa personne, et son sang coula sur plusieurs champ de bataille.

C'est ainsi qu'à Flessingue, placé accidentellement sous les ordres de l'amiral Verhuel, il sauva une canonnière des mains de l'ennemi, et reçut une blessure à la jambe.

Cette action d'éclat, citée à l'ordre de l'armée, lui valut le grade de lieutenant.

L'armistice de Foligno avait rétabli la paix entre la France et le gouvernement de Naples, grâce à la sollicitation de l'Empereur Paul Ier, dont la reine Caroline avait intéressé les sentiments chevaleresques.

Le 28 mars 1801, par un traité signé à Florence, la Cour de Naples reconnaissait enfin le gouvernement que la France s'était donné, et promettait de n'avoir, avec lui, que de bonnes relations.

Filangieri profita de cette paix, qu'il salua avec bonheur, pour revoir sa patrie; et Caroline le reçut avec beaucoup de faveur. Elle vît, en lui, un homme marqué du doigt de l'avenir; elle fit appel à son patriotisme, à son nom et lui proposa le commandement d'un régiment de cavalerie. Il refusa et basa son refus sur ce que la guerre était imminente en France, sur ce qu'il devait reconnaître l'hospitalité généreuse qu'il y avait reçue et ne pas abandonner dans le danger sa patrie adoptive.

Fut-ce réellement le motif de son refus, et doit-on le lui reprocher comme un oubli coupable du sentiment inné dans le cœur de l'homme, celui de la patrie? Question difficile à résoudre si l'on ne veut faire la part d'un temps où les opinions politiques étaient encore vives, les rancunes toutes récentes, la méfiance plus que jamais nécessaire; peut-être même, le jeune Filangieri entrevoyait-il cette large moisson de gloire que les aigles fran-

çais allaient faucher en Europe; peut-être succomba-t-il à cette éblouissante séduction.

Dans la campagne de 1805, il ne démentit pas un instant le succès de ses premières preuves, et se signala par de nouveaux faits d'armes; à Mariazel, en Styrie, il prit un drapeau au corps du général autrichien Meezfeld, et reçut, dans ce combat, un coup de sabre qui faillit lui couter l'amputation de deux doigts: à Austerlitz il entraîna ses grenadiers à l'attaque de deux redoutes qui défendaient l'entrée du village de Telnitz, et s'en empara après une lutte des plus acharnées; quelques instants après et quoique blessé d'un coup de feu à la tête, il prit à la baïonnette et fit prisonnières quatre pièces de canon, placées par l'ennemi dans les retranchements de Sokolnitz.

Comme on le voit; il payait noblement l'hospitalité du drapeau.

Une bravoure si chevaleresque ne pouvait être si longtemps oubliée dans les rangs inférieurs du commandement, et un théâtre plus élevé était réservé au jeune Filangieri.

Il n'entre pas, dans le cadre de cette courte esquisse, de raconter l'arrêt par lequel l'empereur Napoléon, en 1806, décréta la déchéance des Bourbons de Naples. C'était au lendemain de la paix de Presbourg : l'Autriche et la Russie étaient humiliées, la Prusse craintive; mais l'Angleterre triomphait à Trafalgar.

Le plan gigantesque de Napoléon se dessine alors tout d'un coup : « Il faut, dit-il, arracher à l'Angleterre la liberté des mers pour la donner au monde; et, pour cela, agglomérer et concentrer les mêmes peuples géographiques que les révolutions et la politique ont morcelés; former trois nations compactes des 15 millions d'Italiens,

des 30 millions d'Allemands et des 15 millions d'Espagnols... »; et soudain, le 37e bulletin de la Grande Armée annonce que le général St-Cyr marche à grandes journées sur Naples, et que l'ancienne dynastie a cessé d'y régner.

A St-Cyr s'adjoignit bientôt Massena; puis Joseph Bonaparte; celui-ci, pour ceindre le diadème des Deux-Siciles.

Par un décret du nouveau Roi, le capitaine Filangieri est nommé capitaine d'Etat-Major et désigné comme aide-de-camp du général Mathieu Dumas, alors occupé au siége de Gaëte.

N'oublions pas de dire que Filangieri fut témoin à Presbourg de toutes les grandes décisions qui y furent prises à l'égard du royaume de Naples. Ces décisions pouvaient-elles assurer le bonheur de son pays? Nul doute que ce ne fut là le sentiment général; mais, à coup sûr, elles ne pouvaient que favoriser la fortune du brillant officier. Son intimité avec M. de Talleyrand le mit de suite au courant de tout se qui se tramait; et l'avenir que le spirituel homme d'État fit briller à ses yeux ne contribua pas peu à le décider complètement en faveur d'un ordre de choses nouveau dont il partagea les illusions et la grandeur.

Lorsque le Roi Joseph se trouva bien affermi sur le trône de Naples, Filangieri prit une part des plus actives à l'organisation des milices nationales; en 1807, on lui donna un compagnie de chevau-légers, qu'en mars de l'année suivante il commanda comme chef d'escadron.

Le 21 octobre, il fut attaché à l'État-Major général du roi; et c'est, en cette qualité, qu'il suivit ce prince en Espagne. Cependant une circonstance imprévue devait bientôt occasionner son retour à Naples; ce fut sous les

murs de Burgos, le duel qu'il eut avec un Corse, le général Franceschi.

Les causes qui déterminèrent cette fâcheuse rencontre sont peu connues, quoique généralement on leur assigne un caractère de rivalité nationale; mais l'opinion publique prit, alors et d'elle-même, la défense de Filangieri; et les circonstances du duel en lui-même ne firent que confirmer le jugement de tout temps inspiré par la loyauté de son caractère.

En un mot, la conduite de l'officier napolitain fut celle d'un homme rempli d'honneur et de bravoure. Lorsque les deux adversaires se trouvèrent en présence, le sort désigna le général Franceschi pour tirer le premier; il abaissa lentement son pistolet sur la poitrine de Filangieri et la balle siffla à deux lignes de l'épaule. Celui-ci, à son tour, lâcha la détente de son arme avec sang-froid, et sans que le danger auquel il venait d'échapper lui eût arraché le moindre frisson.

Le général Franceschi tomba mortellement blessé.

Les lois cruelles de l'honneur étaient désormais satisfaites; c'était donc à l'humanité d'intervenir dans ce débat meurtrier où deux hommes étaient venus jouer en un instant et leur vie et leur avenir.

Filangieri sentit son cœur se fondre à la vue de sa victime expirante; il se précipita pour lui demander ce baiser d'adieu et de réconciliation que les âmes les plus endurcies ne sauraient refuser sur le seuil terrible de l'éternité; il fut brutalement repoussé.

— *Si j'avais mon pistolet chargé*, lui dit Franceschi, *je te ferais sauter la cervelle.*

Un moment après, l'homme qui avait prononcé ce blasphème n'était plus qu'un cadavre.

Le secret sur cette malheureuse affaire n'était pas pos-

sible, et, à cet égard l'empereur Napoléon était, nul ne l'ignorait, d'une rigidité extrême.

Quand la nouvelle lui en fut apportée, il entra dans une grande fureur, et fit immédiatement paraître Filangieri devant lui, pour lui adresser les plus vifs reproches.

— Des duels! dit-il, des duels! toujours des duels! je n'en veux point, vous savez que je les abhorre; je dois, je veux être inflexible, je dois punir.

— Sire, répondit le jeune officier, Votre Majesté peut me faire juger; mais je la supplie de m'écouter.

— Et que pouvez-vous me dire, tête de Vésuve? reprit l'Empereur, ne vous ai-je pas pardonné déjà une fois? aujourd'hui il n'en sera pas de même; la patience a des bornes.

Cependant l'Empereur se radoucit; combinant dans sa pensée le moyen de se montrer à la fois clément et sévère, il laissa échapper une plainte plutôt qu'un reproche, et l'intonnation de sa voix fit comprendre que la colère était passée.

— Voyez, dit-il, ce que vous avez fait... Joseph a besoin de bons officiers, et voilà que, d'un seul coup, vous lui en enlevez deux: Franceschi que vous avez tué, et vous qui ne pouvez plus rester à son service.

Les amis de Filangieri respirèrent; s'ils avaient redouté une punition rigoureuse, leurs craintes se dissipèrent bientôt, et le jeune commandant en fut quitte pour recevoir l'ordre de quitter l'Espagne.

Avant son départ, il eut le bonheur d'apprendre qu'il était mis à la disposition du roi Murat, auprès duquel Joseph, la reine d'Espagne, Napoléon lui-même le recommandèrent d'une manière toute particulière et toute flatteuse pour lui.

Un homme dont le courage était cité partout et avait

fourni d'éclatantes preuves dans vingt batailles devait plaire à Murat. Aussi ce monarque reçut-il Filangieri avec les marques les plus bienveillantes d'estime et d'affection ; et il l'attacha, dès son arrivée, à son État-Major.

Au camp del Piale, en juillet 1810, il en fit son officier d'ordonnance ; le 4 mars 1811, il le nomma colonel du 6ᵉ régiment de ligne Napolitain, et, le 4 janvier suivant, colonel du 2ᵉ léger.

En 1812, Napoléon venait de déclarer la guerre à la Russie, et, pour former l'avant-garde des armées françaises, il appela Murat à la tête du contingent napolitain. Quoiqu'il eût été désigné pour cette campagne, quoiqu'il se fût déjà mis en route, un contre-ordre venu de Naples arrêta Filangieri à Sienne, sur la nouvelle que les Anglais voulaient tenter un débarquement sur un des points faibles du royaume. Cette mission, toute de confiance, qui l'attachait ainsi à la défense du foyer domestique, ne pouvait compenser l'amertume que dût lui faire éprouver le départ de ses compagnons d'armes, mais le soldat, sans murmurer, se résigna et obéit ; il savait se soumettre à tous les ordres compatibles avec sa dignité, avec le bien du pays et les exigences de la discipline.

Tel fut, nous a-t-on dit, le prétexte qui retint officiellement Filangieri éloigné des champs de bataille du Nord, dont les dangers n'eussent fait que rehausser sa réputation ; mais la chronique, souvent trop légère pour prendre le caractère de l'histoire, quelquefois aussi assez bien informée pour qu'on en tienne compte, assigna à ce contre-ordre un tout autre motif, qu'elle accrédita sur les avantages physiques du brillant officier et les sympathies un peu trop vives d'une auguste personne. Ce qu'il y eut de certain, c'est que la descente prétendue des An-

glais n'eut pas lieu et nous devons borner là toutes nos suppositions.

Une des grandes qualités de Filangieri c'est d'avoir été, avant toutes choses, *l'homme de son métier*. Formé qu'il était à cette rude école des camps et des bivouacs où, par l'obéissance, on acquiert l'expérience même du commandement, il n'a jamais démenti cette rigide passivité de l'homme de guerre toujours immuable dans son respect à la discipline. Ce fut, pour lui, un des titres principaux qui le mirent en relief et le distinguèrent de la plupart des officiers Napolitains, de ceux du moins qui n'avaient encore conquis leurs grades que dans la facile et complaisante école du privilège.

L'année 1813, aussi féconde en brillants faits d'armes qu'en revers, et pendant laquelle, l'Europe se tranforma en une arène de gladiateurs, éleva Filangieri au grade de maréchal de camp. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1814, où ce grade le mit en mesure de déployer son énergie et ses talents militaires.

En cette année aussi se place, de douloureuse et étrange mémoire, la défection inouie, louche, equivoque du roi Murat. Les compagnons, les amis, les frères d'armes de Filangieri devienent en un jour ses ennemis. On se quitte, on se sépare en se serrant la main, et les poitrines vont se trouver opposées; des poitrines sur lesquelles brillent la même croix, le même ruban de feu terni de poudre e de poussière!

Comme l'a dit plus tard Napoléon, la campagne de 1813 devait marquer la flétrissure des premières vertus militaires, la fidélité, la loyauté, l'honneur.

Et en effet, la plus formidable des coalitions s'apprêtait à marcher contre la France et, comme exemple d'ingratitude ou de funeste aveuglement, elle montrait au monde,

à son aile droite, Bernadotte; Murat, à son aile gauche.

Tandis qu'au prince Eugène, concentré sur le Moyen-Adige, de fallacieuses propositions offraient la couronne d'Italie de la part de l'Autriche, celui-ci repoussait l'offre attrayante, comptant sur la coopération du roi de Naples; et le roi de Naples, moins rebelle à des séductions de même nature, marchait contre lui, s'annonçant comme le protecteur de l'indépendance italienne.

Filangieri partageait-il les illusions de Murat? c'est ce que nous ne saurions dire; mais il lui resta fidèle, afin de rester Italien. Il fut choisi pour annoncer au comte de Bellegarde, général de l'armée autrichienne, que l'armée napolitaine était prête à agir de concert, et lui demander, au nom du roi, la remise de deux illustres prisonnieres, Lœtizia Bonaparte et Elisa Baciochi.

Après avoir rempli avec succès cette mission délicate, Filangieri se rendit sous les murs d'Ancône, garnison française dont Murat venait de s'emparer sans difficulté, malgré l'opiniâtre résistance du général Barbou, réduit par la famine aux dernières extrémités.

A peine eût-il rejoint le Roi dans cette ville, qu'il lui donna, dit-on, un conseil qui démontre clairement le sentiment sincère qu'il avait alors, et qu'il a renié plus tard, de la nationalité italienne. Il ne voulait pas lui, homme de cœur, que le prétexte d'indépendance derrière lequel Murat abritait sa félonie fût un vain mot, ou une promesse illusoire; il voulait, au contraire, en effacer le blâme par le triomphe de la patrie régénérée.

Son avis fut écarté, il est vrai; mais il reposait sur les idées les plus pures, et sur les ressources les plus vives d'un ardent patriotisme.

— Il y va du salut de l'armée et de la gloire de l'Italie, dit Filangieri au prince; donnez-moi quelques troupes et

quelques vaisseaux; d'Ancône, avec rapidité, je pénètre dans Venise; de là je prends la route de Padoue, et j'appelle tous les peuples de l'Italie aux armes, tandis que vous, combinant vos mouvements avec les miens, vous soulèverez les populations romaines.

N'y avait-il pas, dans un engagement de cette nature, une foi loyale dans le sentiment de la nationalité italienne, foi généreuse et sans réserve que nous verrons bientôt cimentée par un héroïque fait d'armes, mais qui nous force à lever les bras au ciel et à nous écrier avec le grand prêtre:

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé.

Au siége d'Ancône, un accident, une chute de cheval mit, pendant quelque temps, les jours de Filangieri en grand danger; ce fut pendant l'inaction et le repos occasionés par cette chute, que la face entière de l'Europe changea, et que l'arrêt inconstant de la fortune confina sur le rocher de l'île d'Elbe l'aigle qui, depuis quinze ans, toisait toutes les nations de son regard victorieux.

Le 1er mars 1815, cet aigle reprit son vol; et par dessus les populations entrainées et frappées de vertige, il plana quelques instants, puissant et radieux, sur les champs de Ligny; puis, les deux ailes brisées, il s'applatit, moribond et découronné, sur la plaine de Waterloo.

Ce gigantesque effort de la gloire, enchaînée et brisant ses entraves, réveilla, dans Murat, une âme française, et cette vieille affection pour l'Empereur que la politique avait un instant étouffé.

Comme français et comme parent, ce prince réconnaissait enfin sa faute envers l'homme, dont les mains avaient posé et raffermi sur son front la couronne des Deux Si-

ciles, c'est-à-dire, un diadème sous les ciel des poëtes, du Vésuve et de la Margelline.

D'un autre côté, Murat ne pouvait plus se le dissimuler; les vieilles dynasties triomphantes n'avaient flatté les dynasties nouvelles que pour les séduire, les corrompre et les perdre jusque dans l'esprit des peuples; et tandis que, d'une main, Bentinck promettait de s'unir à lui, de l'autre l'astucieux anglais jetait, dans les monts de Calabre, aux Carbonaris imprudents et trompés, les édits et les proclamations de Ferdinand IV.

L'armée napolitaine se montra digne de Murat; elle le suivit aux champs d'honneur avec enthousiasme, et, dans cette grande lutte où il succomba, si elle fut vaincue, elle combattit jusqu'à la dernière heure.

L'Autriche avait fait descendre dans la Lombardie 70,000 hommes qu'elle tint en arrière du Pô; échelonnant seulement, en têtes de pont et sur la rive droite, quatre corps d'avant garde considérables, à Plaisance, à Borgoforte, à Occhiobello et à Lagoscuro.

Ses réserves s'appuyaient sur une ligne stratégique de places fortes, déterminée par les trois forteresses de Pizzighettone, de Mantoue et de Legnano.

Alexandrie à droite, Ferrare à gouche étaient les deux bastions tutélaires de ce front redoutable, tout entier placé sous les ordres du général Frimont.

Quarante cinq mille hommes environ suivirent le roi de Naples, divisés en trois corps d'armée; le premier se dirigea vers Modène, le deuxième sur Cento, et le troisième sur Bologne.

A quelques lieux de Modène coule un affluent du Pô assez considérable, et connu sous le nom de rivière du Panaro.

Le pont de St-Ambroise, sous lequel cette rivière coupe

perpendiculairement la route, arrêta le premier corps napolitain qui le trouva fortement retranché et garni d'artillerie et de soldats autrichiens.

Mais Murat, après un premier succès, remporté a Onzola, avait hâte de se porter sur Modène afin de menacer le centre de l'ennemi, et à tout prix, il fallait vaincre l'obstacle redoutable du pont du Panaro. Trois fois une attaque terrible à la baïonnette vint se briser inutilement contre les ouvrages défensifs qui obstruaient la route; tandis qu'une autre colonne napolitaine, conduite par le général Pepe tentait vainement aussi de forcer un gué en amont, du côté de Spilimberto. C'en était fait de la fortune et du sort de l'armée: la journée lui était contraire; lorsque Murat, voulant tenter un dernier et énergique effort, en confia le soin au général Filangieri.

Ecoutons ici l'historien Colletta:

« Le Roi en donna l'ordre au général Filangieri, et lui confia le commandement des troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, que le général disposa en colonnes serrées, tandis qu'un grand nombre de pièces, tirant sur les barricades du pont, y jetaient le plus grand désordre.

Dès que Filangieri aperçoit la première brèche, il ordonne à la colonne de cavalerie de passer le pont; et, lui en tête, suivi seulement de vingt-quatre cavaliers se précipite, visière baissée, sur la rive ennemie, toute garnie de défenseurs qu'il surprend à l'improviste, qu'il sabre, qu'il désorganise et chasse devant lui. Malheureusement la colonne qui doit le seconder ne bouge pas: soit que son chef, le général Fontaine, manque de courage, soit que, comme français, il jalouse une gloire italienne, l'ordre qui lui a été donné n'est point exécuté. Les soldats autrichiens se ravisent à la vue du petit nombre d'assaillants qu'ils ont devant eux et font un feu terrible. Des

braves qui ont suivi Filangieri, les uns tombent frappés ou blessés, quelques antres reculent; huit seulement se groupent héroïquement autour de leur général, dans la certitude d'un prompt secours. Vaine espérance! Dans ce combat de lions, le nombre l'emporte sur la valeur, et les neuf guerriers mordent la poussière, huit pour ne plus se relever, Filangieri à demi-mort.

Sur ces entrefaites, le Roi accourt et traverse le pont avec tout ce qu'il rencontre de fantassins ou de cavaliers sous sa main; l'ennemi, déjà ébranlé par l'attaque impétueuse de Filangieri, cède devant ce nouveau choc et sonne la retraite... Les Autrichiens traversèrent Modène en fuyant; les Napolitains y entrèrent en vainqueurs et s'y arrêtèrent... il y eut mille hommes de tués, blessés ou prisonniers du côté des premiers que commandait Bianchi; il y en eut sept cents du côté de Murat. Mais la croyance de la mort du général Filangieri, ou tout au moins de son inactivité pendant tout le reste de la campagne, fut, pour l'armée napolitaine, un sujet de douleur et de démoralisation. » (*Hist. du Royaume de Naples*, T. IV).

Quel meilleur témoignage pourrait-on désirer de la valeur militaire et du mérite d'un homme, que le tort sensiblement causé parmi ses soldats par la crainte de son absence ou de sa mort!

Dans cet assaut, digne des héros d'Homère, le général Filangieri tomba, le corps labouré par quatre grandes blessures, et il allait être foulé aux pieds des chevaux allemands, si quelques uns de ses soldats ne l'eussent, au péril de leur propre vie, déposé dans un fossé où les soins les plus empressés lui furent prodigués. Le glorieux blessé se crut perdu, et plusieurs fois, dans l'excès de ses souffrances, on l'entendit supplier et dire à ceux qui le soignaient: *Par pitié! achevez-moi d'un coup de pistolet!*

C'était le cri de la douleur qui demandait grâce, et implorait la mort.

Heureusement la nouvelle des succès de l'armée, et la visite que lui fit aussitôt Murat mirent un peu de baume sur ses héroïques blessures.

— Je suis peiné, mon cher Filangieri, lui dit le roi, de vous retrouver en cet état, mais je vous félicite d'avoir si noblement gagné votre brevet de lieutenant-général.

— Sire! lui répondit le blessé d'une voix affaiblie, je croyais avoir acquitté ma dette envers V. M.; mais je vois que je suis encore son débiteur.

Plus heureux que Bayard à la Bicoque et que d'Assas à Clostercamp, non seulement Filangieri guérit de ses blessures; mais il fut chanté par les poëtes; il eut son sonnet et son distique.

L'un et l'autre peuvent trouver place dans cette notice, et ceux de nos lecteurs qui ont fait leurs classes jusqu'à la sixième, n'auront aucune peine à déchiffrer ces deux vers d'une simplicité par trop classique :

Musa Filangerios celebrat, natumque patremque
Hic ense, hic gladio vindicat Italiam.

Quant au sonnet, il est tout entier dans le *Journal des Deux Siciles*, sans nom d'auteur, et en voici la traduction:

« Sur les bords par toi conquis du Panaro, tu tombas le premier, comme un champion valeureux; le premier tu donnas à tes guerriers le sublime exemple d'un courage déjà célèbre dans le monde.

« L'Italie, dans ses entrailles de mère, sentit courir un frisson de douleur et d'effroi en voyant tes jours si cruellement menacés; mais du moment que par les soins de tes soldats, elle te vit relever de ta chûte, ses beaux yeux redevinrent purs et sereins.

« Et alors on l'entendit s'écrier: sur la maison des Filangieri plane un renom de valeur et de sagesse; sur elle veillent, avec amour, le Dieu Mars et la sage Pallas.

« Dans la maison des Filangieri le culte de l'honneur est éternel; par la plume du père j'ai vu grandir ma gloire, et par l'épée du fils sauver ma liberté. »

On connaît la fin de cette guerre; on sait comment à la chûte de l'édifice impérial succeda, secondé par les baïonnettes coalisées, le système des Restaurations. Le traité de Paris qui ramena Louis XVIII par-dessus le cadavre de la France, immolée à Waterloo, n'était point encore conclu, que le traité de Casalanza rétablissait les Bourbons de Naples.

Entr'autres articles, Ferdinand IV, devenu premier du nom, confirma les grades, pensions et honneurs des militaires qui prêteraient serment de fidélité.

Filangieri avait jusqu'au bout acquitté sa dette envers ses bienfaiteurs; sans ses blessures, il eût, nous ne saurions en douter, défendu jusqu'au dernier jour un drapeau que la fortune abandonnait, mais qui, en tombant, laissait dans le cœur des peuples un ineffaçable prestige de gloire et d'honneur.

D'un autre côté, on ne pent non plus se dissimuler toutes les espérances qui saluèrent le retour des anciens rois sur un trône passagèrement occupé par les favoris de la victoire, en dépit de toutes les traditions normales des vieilles monarchies. « L'exil est la plus salutaire école des princes, » disait-on partout; et, du fond de leur retraite, ils n'ont pu ne pas entendre les vœux populaires réclamant le triomphe des idées modernes, ainsi que celui des principes généraux d'une révolution dont l'esprit doit infailliblement dominer le monde.

Le général Filangieri fut-il du nombre de ceux qui

conçurent un instant ces brillantes illusions ? nous le croyons, parce qu'alors il n'avait donné encore que des gages de la loyauté la plus chevaleresque, de la fidélité la plus désintéressée à Murat, de l'attachement le plus sincère aux idées libérales et constitutionnelles que ce roi, mais trop tard, essaya de promettre aux peuples de l'Italie.

L'illustre blessé fut donc maintenu dans ses dignités; et ici se place un fait qui prouve son désintéressement, tout autant que sa confiance dans la marche, sinon libérale, du moins honnête du gouvernement restauré.

Filangieri était pauvre; il ne jouissait point encore de sa riche principauté de Satriano, et le trésor de l'État se trouvait dane une situation douteuse, surtout à l'égard des officiers de l'ancienne armée; le général avait à pourvoir en outre au soutien d'un mère agée et infirme, ainsi que de son frère, attaché depuis longtemps à sa fortune politique.

Un colonel de l'armée de l'ex-roi se trouvait, par le fait de la restauration napolitaine, privé de ressources et d'emploi, banni du pays et forcé de retourner en Hongrie dont il était originaire: il s'adressa à son ancien général et lui exposa sa pénurie. Celui-ci n'hésita pas: 300 écus composaient tout son avoir, et il en fit généreusement deux parts égales, dont l'une combla la détresse du pauvre exilé.

De tels faits n'ont pas besoins de commentaires; on a beau les rencontrer dans toutes les classes de la société, sur des échelles diverses et dans les rapports plus ou moins grands, ils portent avec eux une récompense intime plus efficace encore que celle d'une publicité quelconque; mais ce que la publicité doit faire ressortir dans les actes de cette nature, à côté du désintéressement

de la bourse, c'est le désintéressement du cœur. Certes, vis à vis de ses nouveaux maîtres, Filangieri était le premier inscrit sur la pente rapide des disgrâces; et, si quelque chose devait l'empêcher d'y être entraîné, ce n'était pas la sympathie qu'il portait si publiquement aux victimes frappées par les arrêts d'une réaction puissante, jalouse et soupçonneuse.

C'est là surtout ce que nous avons voulu établir dans un acte où le caractère de l'homme privé, demeurant étranger aux influences de la peur, se trouve rehaussé par l'éclat du courage politique.

Quelques jours avant, le général Filangieri avait également signalé, dit-on, par un noble mouvement, son attachement à la canse du roi Joachim. Il était couché sur un lit de douleurs, lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la déroute désastreuse de Macerata.

— Le roi vit-il encore? demanda-t-il, avec un accent rempli d'émotion et d'ardeur fébrile.

Et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il essaya d'arracher l'appareil de ses blessures, demanda, à plusieurs reprises, son épée; jaloux, disait-il, de verser pour Murat la dernière goutte de sang qui lui restait.

On eut de la peine à calmer cet entrainement auquel succéda bientôt l'abattement de la douleur et des regrets.

Toutefois, le nouveau gouvernement sut respecter la loyauté de l'homme de guerre; il sut, malgré les aveugles prétentions des courtisans, reconnaître, dans Filangieri, un de ces hommes dont les conseils sauvent et raffermissent les empires, dont la réputation de bravoure les couvre, dont la fermeté les rassure, si, quelquefois, elle ne les égare pas.

La crainte de blesser l'armée par l'élévation d'un ministre de la guerre qui ne pouvait être que Bourbonnien

ou Muratiste, fit songer à un expédient conciliateur; et le roi Ferdinand y substitua un conseil suprême de guerre, sous la présidence du prince royal Léopold, la vice-présidence du marquis St-Clair, et composé de quatre généraux ainsi répartis: deux de l'armée dite de Sicile, deux de l'ancienne armée de Murat.

Parmi ces derniers, le choix tomba sur Filangieri.

Ce n'est pas sans un vif regret pour une gloire noblement acquise que nous voyons ici la faveur royale déteindre sur elle et en quelque sorte la ternir, tant il est vrai de dire que le prestige des cours n'avilit que trop souvent le prestige des camps. C'est la rouille ingrate du fourreau qui ronge et dénature les plus brillantes épées, devenues oisives après les grandes luttes, et changeant, pour le parquet des antichambres, le sol humide et boueux des champs de bataille, les feux du bivouac pour les lustres des palais royaux.

C'est le fatal exemple qu'en 1815 donnèrent la plupart des grands généraux de Napoléon, empressés de cacher leurs glorieux uniformes de guerre pour conserver quelque manteau ducal, auquel la coalition rognait et disputait impitoyablement une misérable frange d'or.

Exemple suivi à Naples, tout aussi bien à la honte de cette fraction de l'humanité à grosses épaulettes qui, n'ayant plus de bataillons à faire mouvoir, d'escadrons à entraîner au feu, de majorats à conquérir, change humblement de posture et se transforme en chambellans dorés, prosternés devant tous les soleils.

Telle est, en effet, l'attitude que stigmatise en peu de mots l'historien Colletta; et ce reproche tombe malheureusement d'aplomb, nous ne dirons pas sur les membres du Conseil suprême, mais sur les deux généraux choisis parmi les officiers de Joachim.

« Les deux premiers membres du Conseil, dit-il, appartenaient, l'un à la famille, l'autre à la maison du roi; il ne pouvaient donc y apporter que des passions et des habitudes de Cour. Les quatre autres avaient pour mandat le gouvernement de l'armée; et on les vit, pour faire preuve d'impartialité, tenir, en vérité, une conduite étrange. Ainsi, ceux qui étaient attachés à Ferdinand se montrèrent hostiles à l'armée bourbonniene, tandis que les créatures de Murat le furent au muratistes; et enfin, pour se montrer animés d'un esprit de bienveillance et de conciliation, tantôt les uns, tantôt les autres prenaient la défense des opprimés du parti opposé au leur. Les rôles seuls étaient changés; ce qui devait en résulter fut immuable; les factions, les faveurs, les outrages, le scandale et l'irritation. »

Avec un tel système, l'armée muratiste ne pouvait manquer d'être sacrifiée à l'armée sicilienne.

« Au retour de Ferdinand, en 1817, dit un autre écrivain, l'armée de Murat fut décomposée. L'armée autrichienne occupait le royaume, mais elle coûtait beaucoup et gênait fort le roi et les courtisans revenus de Sicile. Il fallut la remplacer. On rassembla les débris de l'armée de l'*Usurpateur*; on composa la Garde royale de troupes venues de Sicile et on forma ensuite des régiments mixtes. Les soldats de la Sainte Foi et les muratistes: deux principes opposés par l'éducation, l'esprit, l'habit, le courage et la discipline. On s'efforça de les fondre; mais toutes les faveurs, paye double, avancement, retraite plus précoce, tout était prodigué aux *Siciliens*, et les injustices et l'indifférence aux *Français*. L'armée resta partagée en deux camps. On renouvela les ordonnances militaires, la discipline et jusqu'à la tactique. Pour ces gens, la République française et Napoléon étaient passés

sans laisser aucune trace. » (Petrucelli della Gattina. V. *Revue de Paris*, 1856).

Le vieux roi Ferdinand était fidèlement servi et devait se montrer reconnaissant; le général Filangieri fut donc nommé inspecteur des 4e, 5e et 6e divisions militaires; et, en 1819, appelé au Chapitre de l'ordre royal et militaire de St-Georges de la Réunion,

Cette distinction avait, par elle même, un portée significative....

Joseph, pendant son règne, avait institué l'ordre civil et militaire des Deux Siciles que la convention de Casalanza avait maintenu. Mais, peu après, vers 1819, cet ordre était devenu odieux aux partisans du régime restauré, et, par suite, un sujet de défaveur contre ceux du régime déchu qui en faisaient partie. — Ferdinand alors l'abolit d'un trait de plume et le remplaça par celui de St-Georges de la Réunion, en commémoration de l'union définitive de la fraction insulaire avec le continent. Ce nouvel ordre était purement militaire et, sous la grande maîtrise du Roi, dirigé par un chapitre composé des généraux les plus en renom pour faits de guerre... ou de fidélité à la cause légitime. Par ces deux conditions, les choix de Filangieri devait se justifier.

Les événements de 1820 inaugurèrent, comme on le sait, cette déplorable et sanglante comédie de la Constitution, toujours cédée par faiblesse ou par peur, toujours violemment étouffée, au mépris de la foi jurée. Tout le monde connait l'histoire malheureuse de cette révolution avortée, son origine première, le lieu où elle éclata et le sang qu'elle a fait couler.

Sans y prendre une part bien active, sans même la saluer de ses vœux, le général Filangieri devait en être victime et y perdre, avec son grade, les faveurs de la Cour.

Trop de souvenirs le rattachaient peut-être aux anciennes légions de la liberté pour que, dans ce grave conflit, l'ancien Muratiste ne fut pas sacrifié.

L'armée, en effet, avait, en grande partie, acclamé le soulèvement populaire par haine du favoritisme immoral que les ministres entretenaient dans ses rangs; ce fut là son arrêt de dissolution, lorsque le joug *libérateur* des Croates redressa, sur son piédestal de bronze, l'absolutisme du Roi de Naples.

Quant à Filangieri, la confiance du Roi, peu avant son départ pour Laybach, l'avait investi du commandement suprême de la Garde Royale; le général Carascosa avait reçu le portefeuille de la guerre. Mais ce départ du Roi, invité à se rendre à un congrès de Monarques absolus, était un acte anti-constitutionnel bien voisin du jour où le serment à la constitution avait été solennellement juré. Aussi essaya-t-on de le pallier par un message rempli de promesses illusoires, qui souleva des orages dans le sein du Parlement, dont le contre-coup se fit sentir dans la rue. Le peuple accusa les ministres de l'avoir proposé, la Garde Royale de l'avoir soutenu; et le général Filangieri, en butte aux suspicions populaires, voulut se démettre de son commandement. Le Duc de Calabre, régent du royaume, s'y opposa, mais les soupçons du peuple se changèrent en admiration pour la preuve de désintéressement que le général venait de lui donner; on répandit que le devoir naturel des gardes royaux était de veiller sur la personne du Roi, lorsque les troubles politiques semblaient la menacer et que là se bornait son action; le parti constitutionnel s'accommoda de ces raisons et tourna toutes ses colères contre le ministère qui, quoique absous, fut obligé de se retirer.

Ce fut sur ces entrefaites que parvint à Naples la

nouvelle qu'un corps de troupes autrichiennes franchissait le ligne du Pò. Le régent fut forcé de convoquer un conseil afin de pourvoir à la défense du territoire, et deux armées furent mises sur pied ; la première, sous les ordres de Carascosa, observa la frontière du Garigliano ; la seconde, sous les ordres de Guillaume Pepe, se posta dans les Abruzzes.

Avec Carascosa, et sous ses ordres, les lieutenants-généraux Ambrosio, Filangieri, Arcovito, Roccaromana et Pignatelli-Strongoli ; les deux corps d'armée, sous les ordres directs du prince Régent, ayant pour chef d'État-Major le général Florestan Pepe.

A toutes les lettres réitérées du Roi, datées de Laybach et annonçant les décisions hostiles et irrévocablement prises par les souverains dans le congrès, on répondit par les dispositions les plus enthousiastes d'une guerre défensive et nationale. Un élan patriotique ébranla la nation entière; nous ferons remarquer en passant, que le prince de Salerne, fils du Roi, demanda à marcher comme volontaire dans l'armée constitutionnelle, et, chose non moins digne de remarque, la Garde Royale, si nous en croyons Colletta, se distingua surtout par des démonstrations chaleureuses en faveur de la liberté menacée. Cette ardeur, il est vrai, fut de courte durée; une proclamation du Roi, datée du quartier général autrichien, changea subitement les dispositions de la garde; et ce fut Filangieri lui-même qui, dans un conseil de généraux, déclara ouvertement qu'elle refusait de se battre contre les alliés du Souverain.

La funeste déroute d'Antrodocco et la lampe d'argent suspendue en *ex-voto* par Ferdinand I[er] dans l'église de la Madonna Annunciata de Florence, firent évanouir tous les plans de résistance, et, au rêve éphémère de liberté,

substituèrent la présence désastreuse des Croates dans la capitale du royaume.

Le rêve avait duré neuf mois et quelque jours!

Les souverains, à Laybach, conseillèrent, dit-on, au roi Ferdinand, la prudence, la modération et l'oubli du passé; mais, à Florence, ce monarque rencontra le prince Canosa qui lui conseilla la haine, les rigueurs, les disgrâces, et qui, pour comble de malheur, fut écouté et créé, sur l'heure, premier ministre.

Ce dernier renouvela le supplice de la flagellation publique, il donna au bourreau un surcroît funèbre d'occupation; les prisons se remplirent, et l'on vît revenir les beaux jours de 1799.

L'armée napolitaine fut dissoute, malgré la parole donnée par l'empereur d'Autriche, et, sur les instances du général Frimont, créé, pour ce fait d'armes, prince d'Antrodocco par le Roi de Naples. Lorsqu'il fut question de la reconstituer, tous les suspects de Muratisme en furent exclus; c'est à ce titre que le général Filangieri cessa d'en faire partie.

Dans sa retraite, il reçut en héritage d'une vieille tante le titre de prince de Satriano. Les revenus affectés à ce titre lui permirent de se livrer à des entreprises industrielles et d'épouser une fille du prince de Paterno qui fut, dit-on, une des plus belles et des plus spirituelles femmes de son temps.

Parmi les sites les plus pittoresques de la Calabre et non loin du bourg de San Vito, on ne saurait oublier, quand on l'a vue une fois, la délicieuse vallée de la Razzana, au fond de laquelle on découvre l'ancienne chartreuse de Satriano. Cette vallée renferme, entr'autres richesses, les plus abondantes mines de fer du royaume, désignées dans le pays par le nom de mines de *la Sainte Providence.* Tout à côté, l'on y rencontre d'opulentes

usines de premier ordre, où se pratiquent, jour et nuit, la fusion métallique et la fabrication des fontes; et, parmi ces usines, il en est trois que l'on appelle les usines de St-Gaëtan, St-Charles et Ste-Agathe, du nom de leurs propriétaires et fondateurs, le général Charles Filangieri et Agathe Moncada, princesse de Satriano, fille, comme nous venons de le dire, du prince de Paterno.

C'est au fond de cette vallée que le général s'exila de lui-même et emporta une disgrâce imméritée, que le règne de François I, survenu peu de temps après, ne songea pas à révoquer; effet incontestable d'une vieille rancune et d'un oubli volontaire.

Dans cette espèce d'exil, il n'oublia pas ses anciens amis, ni surtout ses compagnons d'armes tombés, comme lui, victimes de la réaction. Partout où il put les trouver, il les rechercha; partout où il put les occuper, il les employa; c'est ainsi qu'à la tête d'un vaste établissement métallurgique qu'il possédait dans sa terre d'Avoli, il plaça le colonel Carascosa destitué lors des derniers événements (1).

Plusieurs actes de cette nature pourraient être racontés ici; mais un seul suffit pour constater la grande estime dont Filangieri a toujours joui, ainsi que les disgrâces dont, malgré des services bien signalés, il a été victime à plusieurs reprises. Sa mise à la retraite en offre encore aujourd'hui l'inconcevable exemple, après avoir été, à Messine et à Palerme, le sauveur du gouvernement absolu, comme nous aurons bientôt à le raconter.

Les mines de fer prospérèrent; et bientôt, lancé dans la voie productive des spéculations, le héros du pont du

(1) C'était le frère du Général. Il a été partisan de tous les régimes, ministre constitutionnel, et, aujourd'hui, ministre du Roi de Naples.

Panaro, grotesquement transformé en Cincinnatus industriel, se fit laboureur, architecte et constructeur de ponts.

Dans le bizarre enchaînement des circonstances qui caractérisèrent la vie du général Filangieri, il est à remarquer en effet, que deux ponts ont servi d'échelons, l'un à sa gloire, l'autre à sa fortune; au Panaro nous avons vu comment il s'immortalisa; sur le Garigliano, déjà célèbre par le brillant exploit de Gonzalve de Cordoue en 1505, Filangieri jeta le premier pont de fer qui fut construit en Italie.

Après un règne de torpeur et de suspicions, celui de Ferdinand II s'annonça avec des intentions de conciliation et de concorde.

Le Monarque, jeune alors, s'était voué, n'étant encore que prince héritier, au bien-être de l'armée napolitaine, et cherchait à se l'attacher, en faisant disparaître de vieilles rivalités qui, par la suite des temps, cessaient d'avoir leur raison d'être.

Il lui répugna, sans doute, de laisser dans l'oubli une vieille gloire militaire, dont l'éclat devait servir d'émulation, et la haute expérience n'être pas sans utilité. Il rappela donc le général Filangieri à l'activité, et lui confia la direction suprême de l'artillerie et des fonderies napolitaines.

Filangieri, à ce poste, ne démentit aucune des brillantes qualités qui l'avaient fait connaître et estimer; il sût inspirer à tous ses subalternes, dans cette arme savante et studieuse, une confiance des mieux justifiées dans son zèle et dans ses lumières.

Mais ce retour à la faveur devait rester, pendant 17 ans, complètement étranger à tout intérêt de politique intérieure; et tandis que, sur divers points du royaume et à diverses époques, les conjurations essayaient de re-

lever le drapeau constitutionnel, l'épée de Filangieri ne sortit pas du fourreau.

Le Général avait depuis longtemps laissé ses convictions libérales dans les eaux du Panaro; il était devenu, malgré sa destitution de 1821, l'un des plus fermes champions du pouvoir absolu.

Sans haine, il faut le dire, il secondait ce pouvoir de tous ses conseils, trouvant toujours le moyen de rester lui-même indépendant, et de sauver quelquefois ses anciens amis des dangers qui pouvaient les menacer.

Cependant l'opinion qui toujours, pour pâture, a besoin de grands noms à immoler ou à élever sur son piedestal éphémère, l'oublia entièrement dans tout ce laps de temps; et si, par rares intervalles, elle arrêta son attention sur lui, ce ne fut jamais qu'à l'occasion de quelques petits scandales industriels, dans lesquels, sous l'habit de l'homme de guerre, ne parvint pas à se cacher complètement l'homme d'argent.

Elle parla même de faillites, de dettes dépassant un peu l'actif de la fortune privée; elle lui attribua aussi pour devise la maxime de l'intérêt avant tout, et le signala comme un des plus fervents disciples de *l'école des Pots de vin*. Enfin, l'on ne craignit pas de citer comme siennes ces paroles adressées à un adjudicataire du chemin de fer de Castellamare: *Vous ignorez, mon cher, combien est précieux l'or qui ne coûte aucune peine.*

Tristes peccadilles du 19e siècle! petites parcelles de boue que le temps jette à plaisir sur les blasons les plus illustres; elles y font tache et rouille, il est vrai; mais il faut bien pardonner quelques petites misères à l'âge d'or. On est de son siècle ou on n'en est pas, a dit avant nous, l'auteur des contemporains.

Défendu par les uns, blâmé par le plus grand nombre, de marchand de fer devenu filateur de lin, pour résoudre

à Sarno ce grand problème du chanvre filé dans le royaume de Naples, le fils de Gaëtan Filangieri ne s'inquiéta jamais de ces chuchottements, ni des petites morsures de l'opinion scandalisée; chuchottements et morsures furent engloutis d'ailleurs bientôt dans le grand tourbillon de 1848, qui devait le reporter un instant sur la scène politique de son pays.

Sensiblement nous arrivons au bout de notre tâche, et emporté trop loin par les distinctions toutes morales de notre sujet, nous avons oublié les traits principaux dont se pique une esquisse fidèle.

Disons vite, pour réparer notre oubli, que le général Filangieri porte fièrement, sur une belle et noble tête, les 73 années qui s'y sont accumulées, sans rides et sans regrets du passé; son regard est doux et spirituel, sa taille est haute et majestueuse; on dirait que l'âge le respecte et refuse de le courber.

Une longue paix et l'éloignement des soucis politiques n'ont fait que ranimer en lui le goût particulier que, dans sa jeunesse, il manifesta toujours pour tous les trésors de l'intelligence. Sa conversation pétille, elle attire, elle charme ses auditeurs, tant il y a de douceur dans sa voix, de profondeur dans sa pensée, de ressources dans son instruction.

Nul n'a, mieux que lui, su éviter l'insipide désagrément des vieux grognards qui comptent par leurs rhumatismes les batailles auxquelles ils ont assisté.

Modeste sans affectation, franc sans rudesse, naturel sans négligence, le général Filangieri groupe, autour de lui, dans les salons, une foule avide, de tout âge et de tout sexe, qu'il enchante par ses manières aisées, ses saillies spirituelles, ses jugements pleins de finesse et à laquelle il parle de tout, sur tout et très-bien.

Cela dit; revenons aux orages de 1848.

Chacune des journées du calendrier italien saigne encore au souvenir de cette fatale époque, qui vit s'évanouir tant d'illusions préconçues; illusions, dont la générosité et le patriotisme coudoyèrent malheureusement des excès et des excentricités désastreuses, assez du moins pour compromettre l'héritage que trente ans de douleurs et d'espérances, d'oppressions et de complots avaient légué à l'Italie.

Pour fermer les blessures des uns, pour calmer l'irritation des autres, un beau jour, le Vatican s'illumine et un homme paraît, revêtu de la pourpre pontificale. A son nom répondent soudainement et, par toute la péninsule, les vœux et les acclamations populaires. Il semble qu'Hildebrand va renaître dans Pie IX, et l'Italie entière salue, avec des transports inouïs, l'exaltation du nouvel élu.

Une vitalité, pleine de séve et de fermentation, est rendue au corps italien galvanisé; une agitation fébrile se glisse dans chacun de ses membres, et l'Europe, surprise dans sa léthargie profonde, s'aperçoit enfin qu'aux pieds des alpes, il est une nation que de vieux pactes ont mutilée, mais dont les tronçons ne tendent qu'à se réunir pour constituer un seul corps homogène.

Quel est le réactif puissant qui rend ainsi la vie au squelette endormi, en dépit des traditions mortelles d'une politique soporifique et basée sur la lassitude et l'effroi des vingt années que dura l'ébranlement révolutionnaire? Ce réactif; trois éléments le composent : Dieu, la liberté, le peuple.

Dieu, c'est Rome qui l'invoque et qui sonne elle-même la fanfare ou le tocsin des générations futures.

La Liberté, c'est Naples et le Piémont qui l'inscrivent en lettres de feu sur un drapeau tricolore; quant au peuple, il est au fond de la cornue; il fermente jusqu'au moment où la dose, devenue trop forte, fait éclater le ré-

cipient dont les débris gisent encore, pour la plupart, dispersés et disjoints, sur cette noble terre que les destins semblent vouloir abandonner de nouveau, au milieu des flots sans cesse agités de l'Adriatique et de la Méditerranée.

Depuis longtemps, un assemblage incohérent d'idées surannées et de réformes progressives avait fait du royaume de Naples et de la Sicile un foyer de cendres et de ruines, sur lequel le moindre vent d'émancipation suffisait pour allumer un incendie.

C'est ce qui arriva; le vent qui soufflait à Rome s'étendit bientôt en deçà et au delà du Phare.

Tout d'ailleurs semblait y être préparé: à côté des chemins de fer nouvellement établis, de l'uniformité des poids et mesures introduite dans le commerce, des arts encouragés, la moitié des terres restait inculte faute de bras actifs; un pouvoir soupçonneux vivait de rancunes et de terreurs; un clergé, excessif et par le nombre et par l'influence, maintenait l'homme dans l'ignorance de ses droits, sans lui enlever le malaise du jour présent et l'incertitude de l'avenir.

Tout tremblait et oscillait: industrie, commerce, sécurité personnelle, fortune publique, tout se balançait aux vagues ondulations de ces terrains mouvants; comme lorsque les laves de feu qui cherchent à se créer une issue par la cime des volcans, s'apprêtent sans pitié à déchirer le sol.

Et sur ces dangereuses oscillations brille, mais hélas, avec la rapidité de l'éclair sinon de la foudre, l'idée sublime de la Ligue Italienne.

Aussitôt Charles Albert, de glorieuse mémoire, rendu aux généreuses aspirations de sa jeunesse, lance, sur son peuple inquiet, des édits de réforme, précurseurs d'une Constitution libérale depuis longtemps demandée; Rome et la Toscane cèdent au leur une garde civique, où l'homme

exerce ses premiers pas dans la terre promise du citoyen libre et indépendant.

A Naples, la haute noblesse, toujours la première dans les grandes luttes que soutient l'infatigable et éternel génie du progrès, donne elle-même le signal; et, sous les fenêtres royales, l'on entend, à côté du cri de *Vive Pie IX!* celui de *Vivent les Princes Réformateurs! Vive l'Union Italienne!*

Dès le début de ces premières démonstrations, une calomnie étrange inventée par un journal dont le nom nous échappe, chercha à dépopulariser, au sein de cette jeunesse ardente le nom de Filangieri; et cette calomnie, n'osant s'élever directement jusques sur le père, dirigea ses traits perfides sur son fils.

Il était fortement question de signer une adresse au Roi, qui, sous la forme respectueuse de pétition, avait pour but de demander la Constitution. Rien n'était fait encore, lorsqu'une feuille malveillante ou mal informée, prétendit que, pour l'éloigner du cercle des manifestations dangereuses, le général Filangieri avait envoyé son fils en Sicile, avec une mission équivoque et louche, tout-à-fait contraire au caractère et à la loyauté du gentilhomme. Le jeune homme eut, dans cette occasion, recours à ses amis, presque tous appartenant à l'opinion libérale; et nul d'entr'eux ne lui fit défaut. Outré de la fâcheuse interprétation de son voyage, il revint à Naples. Sa première démarche fut de se rendre chez le Duc de S. D., et il le pria de le conduire lui-même, chez le prince de Pignatelli-Strongoli. Chez ce dernier, devait se dresser la liste des signataires, et le fils du général Filangieri s'inscrivit le premier.

Après un tel démenti, la calomnie cessa de mordre; les événements ne firent que prendre, chaque jour, une plus grande importance. Qu'il se soit laissé dominer par un sentiment de circonspection vis-à-vis du pouvoir, de fierté

vis-à-vis des libéraux, préférant peut-être que ceux-ci vinssent à lui, plutôt que de s'offrir lui-même, le général Filangieri resta à part, et ne se mêla en rien à ces premières agitations.

Caché derrière le rideau, il se contenta d'y assister, pliant la flexibilité de ses opinions et de son caractère, suivant la hausse ou la baisse du thermomètre royal.

C'est ainsi que, lorsque le Roi crut devoir céder à l'orage par le renvoi de son ministère, il manda Filangieri dans son cabinet.

— Il faut me débarrasser tout de suite de Del Carretto, lui dit-il.

— Militairement, Sire?

— Oui, militairement, répondit le roi, et il lui tourna le dos.

C'était le soir du 25 janvier 1848 que ceci se passait. Le ministre Del Carretto traversait l'antichambre du palais.

— Général, lui dit Filangieri, deux mots.

Les deux officiers descendirent jusqu'à la darsenne; arrivés là, Filangieri fit approcher un canot; désigna à Del Carretto un bâtiment qui allait partir, et lui dit :

— Partez, le Roi l'ordonne.

C'était agir un peu de sbire à sbire; Del Carretto n'eut même pas le loisir de prendre congé de sa famille; mais depuis 17 ans il était ministre; après 17 ans il succombait, chargé des anathêmes de l'opinion publique.

Comme on le voit, l'acteur, comparse il est vrai, d'une des premières scènes de la révolution de 1848, ce fut le général Filangieri.

Avant de le retrouver au dénouement, entouré de toutes les forces militaires placées sous ses ordres et dirigées contre l'insurrection sicilienne, on nous permettra de réfuter, en peu de mots, la coopération prétendue du général Filangieri à une démarche peu compatible avec l'honneur d'un soldat.

Nous l'avions lue avec douleur dans une publication de l'époque, passionément inspirée sans doute; avec plus de douleur encore nous avions pris à tâche de l'enregistrer sur notre esquisse.

Oui; il n'est que trop vrai que quelques officiers égarés, s'ils n'ont pas droit à une qualification plus rigoureuse, firent auprès du roi une démarche homicide, dont le but était de procéder immédiatement à l'exécution de deux Siciliens condamnés à mort par le conseil de guerre. Mais, qu'à la tête de cette députation odieuse se soit placé le général Filangieri, tous nos renseignements opposent le plus formel démenti à une pareille accusation.

Nous n'avons point encore osé jeter sur ses épaules un vil manteau de courtisan; peut-être en est-il bien qui iraient à sa taille; mais il nous répugne d'en exhumer un couvert d'ignominieuses taches de sang et de boue.

Le conseil de guerre envoyait au supplice deux officiers pris les armes à la main, Longo et Delli-Franci. Il usait de son droit; toute bataille de ce genre est sujette à ces sanglantes alternatives.

Mais le mot de grâce restait dans les attributions du souverain, attributions sublimes lorsqu'elles *tombent de* la main du vainqueur.

Un sentiment de tristesse répandu dans toute la ville avait accueilli l'arrêt du conseil de guerre. Quelques députés s'en émurent et firent, en faveur des condamnés, une démarche auprès du ministère; l'intègre et respectable député Imbriani, ex-ministre du 3 avril, fut l'organe de cette députation.

Le ministre de l'intérieur, Bozelli, lui répondit avec courtoisie et fit espérer une solution favorable.

— Soyez sans inquiétude, lui dit-il, le ministère a ramassé ses porte-feuilles dans le sang (allusion au 17 mai), mais il s'efforcera d'effacer cette tache originelle.

Le président du conseil, prince de Cariati, fut un de ceux qui, dans le Cabinet, sollicitèrent le plus la grâce du roi, et il eut l'honneur de l'emporter sur le général Sangro et autres officiers qui voulaient se glorifier d'avance du sang des victimes.

Ce jour là, le roi fit grâce; mais il convient d'enlever à Filangieri toute participation quelconque à l'une ou à l'autre des deux mesures proposées au souverain.

Encore une fois, nous le disons, parce que c'est notre conviction; rien ne nous fait découvrir dans Filangieri l'homme à opinions ardentes, passionnées et vindicatives au milieu des orages politiques. A nos yeux il n'apparaît que sous l'uniforme de guerre, trop fidèle exécuteur peut-être des ordres qui lui furent donnés; nous ne voyons en lui que le sabre qui frappe et non la tête qui ordonne. S'il ambitionna ce seul titre ouvertement, peut-être y fut-il conduit, malgré lui, par l'indifférence que témoignèrent les libéraux pour son importance militaire, et cela antérieurement au fait que nous venons de raconter.

Il y eut, en effet, un moment où le nom d'un illustre exilé se trouva dans toutes les bouches napolitaines, où sa personne devint l'objet des plus sympathiques ovations et enfin d'un choix fait pour exciter la jalousie de Filangieri. Nous voulons parler du général Guillaume Pepe. Tout le monde connaît la vie de ce héros de l'exil, la faveur qui accueillit son retour, les perfides caresses du roi, qui envoya une de ses voitures à sa rencontre et qui, pour satisfaire au vœu général, lui donna le commandement d'une armée destinée à agir en Lombardie contre les Autrichiens.

Il ne nous appartient pas de faire ici des hypothèses, ni d'infirmer le mérite dont Guillaume Pepe a donné tant de preuves; mais nous nous sommes posé souvent la

question de savoir si, le choix tombant sur Filangieri, le replaçant en face de ceux qui lui labourèrent le corps de blessures et l'investissant d'une autorité suprême à la tête de nombreux bataillons, la face des événements n'eût pas pris une autre direction. Le dévouement de Guillaume Pepe n'est pas à contester; cet officier général agit en citoyen, ami de la liberté, mais en citoyen peut-être plus qu'en soldat; Filangieri n'aimait, lui, que son épée. On aurait, croyons-nous, pu en tirer un meilleur parti. Nous bornons là notre supposition.

Quoi qu'il en soit, négligé, oublié, mis de côté par les libéraux, et cela à tort ou à raison n'importe, Filangieri devait être froissé: il le fut. Espéra-t-il l'épée de la révolution? C'est une question à résoudre. Nul ne songea à la lui confier; il accepta celle du despotisme.

Ce n'en est pour nous qu'un exemple de plus qu'il ne faut pas chercher, à part d'honorables exceptions, des convictions profondes et invariablement enracinées dans un homme essentiellement militaire, soldat avant que d'être citoyen. Du reste, il ne dissimula nullement son dépit lorsqu'il vît Pepe chargé de l'expédition de Lombardie; quoique frères d'armes, élevés à l'ombre du même drapeau, ces deux officiers ne s'aimaient pas; il paraîtrait même, et le bruit en courut alors, qu'en 1820 Filangieri avait conseillé au Régent de faire arrêter Guillaume Pepe (Voyez CARANO *Vie de Guillaume Pepe*, page 97).

Ce dépit se manifesta par l'éloignement volontaire de Filangieri qui, malgré les grandes préoccupations du moment, se retira, de lui-même, à Sora, petite ville à 70 milles de Naples. Il alla bouder chez un de ses amis, M. Lefebvre, riche industriel qui faisait marcher à Sora de grandes usines de papeterie.

Quelques jours après la catastrophe si désastreuse du 17 mai, une dépêche le rappela à Naples. La situation

s'était aggravée. Le roi Ferdinand venait d'étrangler une constitution au pied du Vésuve; mais l'Etna s'embrasait et s'arrachait violemment à la domination bourbonienne.

— Je suis le maître ici, dit Ferdinand à Filangieri, mais la Sicile m'échappe; il n'y a que vous qui puissiez me la rendre.

Un commandement, une armée active, des canons à pointer, une rude campagne à faire — Filangieri rentrait dans son élément à lui, dans cet élément purement militaire d'où il était sorti depuis 1815.

Il accepta la triste mission de bombarder tout un peuple !

Dès le 12 janvier 1848, Palerme s'était mise en pleine insurrection; le 24 Messine suivait l'exemple de la métropole sicilienne; après Messine Catane, et bientôt l'île entière se déclarait indépendante, et Ferdinand y était déchu de son autorité.

Ce démembrement auquel, indépendamment des germes de dissolution intérieure, l'influence anglo-française n'était pas restée étrangère, ne fut appuyé par aucun cabinet. Lorsque les agents du roi de Naples voulurent connaître les sentiments des puissances à cet égard, lord Palmerston lui reconnut le droit de soumettre la Sicile, et M. Bastide lui déclara que la France désirait n'intervenir, en aucune manière, dans la question.

Les Siciliens avaient compté sur l'escadre de l'amiral Parker; et des officiers anglais furent, dit-on, signalés comme ayant combattu dans leurs rangs.

Ils avaient compté aussi sur la France républicaine.

Tout les abandonna; ils essayèrent de donner un trône de plus à la Maison de Savoie, ils éprouvèrent un refus.

« De tous les gouvernements Italiens issus de l'insurrection populaire, dit un écrivain, le gouvernement provi-

soire de la Sicile fut le moins révolutionnaire; les anciens barons furent appelés au Parlement et l'on y discuta le principe de la souveraineté du peuple, la bourgeoisie se constitua en garde nationale d'où le prolétariat fut exclu; enfin la révolution chercha un dénouement dans l'établissement d'une royauté étrangère. »

Ce fut le gouvernement le moins secouru, le plus vite abandonné et livré sans défense aux baïonnettes du roi de Naples.

Son crime capital était la disjonction.

La Sicile, en effet, a beau s'agiter et se tordre dans des convulsions, un lien fatal la soude irrévocablement à l'Italie; si le lien pouvait se briser, elle cesserait d'être la Sicile. Un temps viendra sans doute où les inimitiés de race s'éteindront; mais ce qui a manqué, ce qui manque encore des deux côtés du Phare, pour rétablir l'union et la concorde, c'est d'abord l'intention de la rétablir, intention dont le gouvernement des Bourbons n'a cessé de donner des preuves contraires.

Pour le moment, il n'y a que des ruines au delà et de la rancune en deça du détroit; et tous les cabinets de l'Europe, en 1848, ont dû assumer sur eux la responsabilité d'un tel état de choses.

Le roi Ferdinand avait ses coudées franches de leurs côtés; il triomphait à Naples — il écrasa la Sicile par une évolution militaire.

Carte blanche fut donnée au général Filangieri.

Palerme, Messine et Catane sont les trois points extrêmes du grand triangle, dont Messine est le sommet et auquel sert de base la ligne transversale qui, de Palerme à Catane, divise l'île en deux moitiés égales.

Filangieri, pour dompter l'insurrection à Palerme, devait s'assurer la base maritime comprise entre Messine et Catane; ce fut donc contre la première de ces deux villes qu'il dirigea ses opérations.

La flotte partit de Naples le 30 août 1848, et par une de ces délicieuses soirées d'été que l'on ne rencontre que dans ces régions poétiques et enchantées; elle portait 3000 hommes et Filangieri, et dans le flanc de ses navires, l'arrêt de mort de la révolution sicilienne.

Le 2 septembre, le général en chef envoyait aux consuls étrangers, résidant à Messine, un avis par lequel il les prévenait de mettre en sûreté les personnes et les propriétés de leurs nationaux.

Le dimanche, 3, sur la provocation des batteries siciliennes, le bombardement de la ville commença; cette ville était en réalité défendue par 17000 hommes en état de la défendre, quoique le rapport du comité de Messine au ministre de la guerre de Sicile ait mentionné un chiffre de 80000 hommes.

Pour préluder à son plan d'attaque, Filangieri fit exécuter une sortie par la garnison de la Citadelle, dont le but était de détruire une batterie sicilienne dite la batterie *Sicilia*. Cette sortie, opérée par une colonne de 2063 hommes, eut un plein succès. Le bombardement ne cessa qu'à la nuit; en 14 heures, 16000 projectiles de gros calibre avaient été échangés de part et d'autre. Il fut repris le lendemain et le surlendemain avec la même activité.

A la résistance qu'il rencontra, le général en chef s'aperçut bientôt que de simples démonstrations étaient désormais insuffisantes. Après un conseil, tenu le 7 au soir sur le Stromboli, il décida le débarquement de ses troupes pour le lendemain; et il choisit la plage de Contessa comme la plus rapprochée de la Citadelle dont l'action devait seconder ses opérations.

Les villages de Contessa et de Gazzi furent emportés à la baïonnette, et l'armée Napolitaine, après s'être déployée en ligne de bataille le long de la route de Catane préalablement nettoyée par le feu de l'escadre, se porta.

par un changement de front à droite habilement exécuté, la gauche en avant, de manière à dominer, par le sommet des collines, tout le flanc droit de l'insurrection.

Le terrain en fut disputé pied à pied avec une opiniâtreté héroïque; partout où l'on cédait, l'on cédait au nombre et derrière un rempart de cadavres.

Bientôt l'armée assiégeante, renforcée par la division Nunziante et protégée par les sorties de la citadelle, se trouva aux pieds de la ville.

La lutte allait devenir une lutte de barricades, lorsque la nuit survint, precédée d'une catastrophe qui faillit compromettre le succès des troupes royales et démoralisa la garnison de la citadelle. Une bombe énorme venait, en effet, de tomber et d'éclater au milieu d'une colonne qui opérait une sortie contre la ville; elle écrasa douze hommes, et mettant le feu à leurs cartouchières et à leurs sacs remplis de poudre, elle mutila plus de 160 grenadiers; toute cette colonne crut le terrain miné et rentra dans la citadelle non seulement découragée mais persuadée qu'elle était trahie.

Sur la nouvelle que lui fit transmettre le général Pronio, qu'il était désormais impossible de compter sur le concours de la citadelle, Filangieri vît l'hésitation se répandre dans ses troupes; le mot de rembarquement fut prononcé: sa présence d'esprit, sa conscience du point d'honneur attaché au drapeau empêcha que le mot ne se divulguât et ne dégénérât en une désertion.

Au dire de tous ceux qui ont assisté à ce siége, la contenance seule du général en chef raffermit le moral ébranlé des troupes qui, croyant à un succès facile, n'en avaient encore point remporté de décisifs.

Pendant la nuit, les commandants de la station navale anglo-française demandèrent une suspension d'armes pour arrêter l'effusion du sang; malheureusement les membres

du pouvoir exécutif proposèrent, avec cette demande, des conditions que Filangieri crut ne pas pouvoir accepter comme inconciliables avec ses devoirs.

Il exigea que la ville se rendit à discrétion. Sur le refus des Siciliens, l'aurore fut le signal d'un nouveau combat plus acharné et plus terrible que celui de la veille.

On ne lira pas sans intérêt la lettre des Commandants de la station navale franco-anglaise, dont voici la teneur:

« A bord du vaisseau l'*Hercule*, devant Messine, ce 7
« septembre 1848 à 4 heures du matin.

« *A Monsieur le Général de l'armée du roi de Naples devant Messine.*

« Général !

« Les navires de guerre anglais et français ne peuvent plus recevoir les familles Messinaises qui fuient le sac de la ville, et le pillage dont elles se croyent menacées.

« C'est donc, au nom du Dieu de miséricorde, que les soussignés, commandants des forces navales de France et d'Angleterre viennent faire appel aux sentiments d'humanité du représentant du roi de Naples; ils viennent le supplier d'accorder une trêve pour éviter l'effusion du sang qui a déjà trop coulé, et pour établir les conditions d'une capitulation, lesquelles seraient débattues à bord du vaisseau français l'*Hercule*, par des chargés de pouvoir des deux parties belligérantes.

« Les soussignés offrent leurs respects, et l'assurance de la haute considération qu'ils professent pour le général en chef.

« *Le Capitaine de vaisseau commandant le* Gladiateur
« ROBB.
« *Le Capitaine de vaisseau commandant* l'Hercule
« NONAY. »

Les mandataires du pouvoir exécutif proposèrent les conditions suivantes :

1° Les autorités existantes conserveront leurs emplois ;

2° La question de gouvernement sera résolue par les Chambres siciliennes ;

5° Les prisonniers seront échangés de part et d'autre.

Que Messine fît de pareilles conditions, c'était son droit ; elle résistait, elle n'était pas encore vaincue. Mais que le Général les acceptât, c'était échanger son nom contre celui de Maroto. Le devoir militaire est incompatible avec des actes de cette nature.

Il fit la réponse suivante :

« Monsieur le Commandant,

« Ci-dessus la copie des prétendues bases de la capitulation que mon chef d'État-Major me remet de votre part. Mon devoir et l'honneur militaire me défendent de les accepter, ce que vous comprendrez aussi bien que moi.

« Je profite de cette occasion pour vous remercier ainsi que votre collègue, de votre médiation amicale, quoique malheureusement infructueuse.

« FILANGIERI. »

Le laconisme de cette réponse est significatif ; nous le disons et nous ne saurions trop le répéter : l'homme politique n'existe pas dans Filangieri ; il ne faut y voir que le soldat, dans tout son rôle. Rien ne l'émeut, rien ne le détourne de l'inflexible ligne qui lui est tracée ; pas plus le danger que la compassion. Il s'est posé un but ; il doit l'atteindre, dût-il marcher comme il l'a fait, sur une ville en décombres. Que lui importe !

Mais, qui sait ! s'il eut été l'homme politique, adroit et

fourbe, qui ne vit que pour s'élever au gré de son ambition. Filangieri, avec cette conscience élastique qui lui sert de morale, ne pouvait-il, au train changeant des révolutions, et puisque les Siciliens voulaient un roi, se forger lui-même une couronne, en acceptant ces bases!

Il est vrai qu'il pouvait risquer aussi quelque échafaud sur la place *Del Mercato*: c'était toujours l'enjeu de sa tête.

Tel est le langage secret que l'histoire des partis et des révolutions peut tout bas murmurer à l'oreille d'un homme; mais du moment que cet homme l'écoute, il cesse d'être ce qu'il a été jusqu'alors, et le soldat disparaît pour faire place au tribun, au dictateur, au despote.

Si Filangieri préféra le rôle de Monck à celui de Cromwel, c'est qu'il portait l'uniforme de Monck et n'avait pas le génie de Cromwel.

Suivre, dans leurs tristes détails, tous les épisodes de cette guerre fratricide, nous n'en avons ni le temps ni le courage.

Nous n'y avons été amené, dans notre récit, que par la fidélité que nous avons mise à marcher derrière chaque pas d'un homme pour lequel nous demandons une place à côté des capitaines les plus expérimentés de l'époque contemporaine. Nous arrêterons-nous, un instant, pour contempler une ville livrée à toutes les horreurs de l'incendie et du pillage; exhumerons-nous, du sein de ses décombres et du milieu des flammes qui courent, échevelées, de maisons en maisons, la funèbre et dernière hécatombe de la liberté italienne, immolée, ce jour-là, par une mitraille italienne; ferons-nous honneur au héros du Panaro du lugubre triomphe de Messine et grossirons-nous le cortège absolutiste hurlant le *Vae victis* aux enfants malheureux d'une même patrie? Répétons-le: ce courage nous manque.

On a pu voir notre but, dans les quelques lignes que,

depuis quelques jours, nous consacrons à l'esquisse de Filangieri; on a pu voir et nous reprocher peut-être une complaisance trop facile à louer en lui une épée riche de brillants souvenirs.

Mais aujourd'hui que cette épée, tournée contre le sein de sa mère, consomme son désastreux parricide, notre voix s'arrête, étouffée par les sanglots de tant de victimes, et notre plume tombe à la vue de tant de ruines.

Elle a rendu la Sicile à son roi, diront, dans quelques cents ans d'ici, les historiens à l'affût des tristes annales de notre époque; mais, pour nous dont le cœur saigne encore au souvenir de la lutte, nous ranimerons nos forces épuisées, et tant qu'un dernier souffle de vie nous permettra d'articuler une parole vengeresse, nous ne cesserons de nous écrier, avec l'accent de la douleur et de la réprobation : Elle a rendu à son pays la paix et la solitude des tombeaux !

Triste mission que celle qui couronne d'un crêpe de deuil une existence militaire qui s'éteint et disparaît derrière quelques rayons de gloire; une existence politique qui tombe généralement flétrie et repoussée par tous les gens de cœur!

Le linceuil homicide que l'épée de Filangieri venait de fixer sur Messine s'étendit bientôt sur la Sicile entière, et ne suffit pas pour étouffer le bruit des fusillades sommaires, éxécutées par l'ordre du général en chef.

En vain l'Angleterre invoqua-t-elle, une seconde fois, la voix de l'humanité; en vain l'armistice imposa-t-il un silence momentané aux mitrailles royalistes; la Sicile avait juré de s'enterrer sous les ruines de son indépendance, et Filangieri l'avait frappée au cœur.

Et cependant, le coup, quoique mortel, ne l'avait point encore abattue.

« La mort est préférable à l'esclavage, s'écriait-elle dans un dernier élan d'enthousiasme et de courage; mais nous vaincrons, nous avons confiance dans notre sainte cause et dans nos armes. Regardez, voyez la désolation et les ruines de Messine! Ainsi, la guerre est pour nous le symbole de la vengeance et de l'amour. Une seule ville de la Sicile gémit sous le joug de l'ennemi de la liberté. Aux armes! aux armes! Il faut vaincre ou mourir! » (1)

Et, dans le fait, la lutte n'était point finie; l'insurrection, sous les ordres de Mieroslawki, se concentrait dans le camp de Taormina, à cheval sur la route de Messine à Catane.

De leur côté, les troupes de Filangieri, portées à vingt mille hommes et fières d'un premier succès si chèrement disputé, ne pouvaient contenir leur ardeur. Le général, avant de les pousser sur Taormina, leur lança cette proclamation:

« Soldats!

« Les Siciliens sont vos frères. Nous venons pour les délivrer du joug horrible qui, depuis quinze mois, couvre de sang et de deuil cette partie du royaume. Nous devons protection aux habitants paisibles et guerre aux anarchistes seulement. Ils vous ont calomniés sans pouvoir ternir la gloire que vous a méritée votre intrépidité à Messine. L'Europe sait aujourd'hui qui de vous ou de vos adversaires ont montré plus de courage, de discipline et de modération dans la victoire. Vous donnerez de nouvelles preuves de votre amour pour notre souverain, de votre dévouement à l'honneur militaire et de votre valeur. *Vive le Roi!*

« CHARLES FILANGIERI. »

(1) Proclamation du gouvernement Sicilien du 29 mars 1849.

Le 2 septembre 1849, à cinq heures du soir, toute l'armée napolitaine bivouaquait devant Taormina; et voici de quelle manière s'exprime un écrivain militaire, officier dans un régiment suisse faisant partie de cette expédition :

« Le général en chef Filangieri, après avoir envoyé de son bord quelques obus bien dirigés sur les batteries siciliennes descendit à terre, et, suivi de son État-Major, visita à cheval le bivouac. C'était pour communiquer aux troupes la dépêche télégraphique qui venait de lui annoncer la défaite des Piémontais à Novare et l'abdication de Charles-Albert. Il considérait cette nouvelle, comme une lettre de change que Radetzky venait de tirer sur lui et qu'il comptait acquitter le lendemain en prenant Taormina. L'événement qui changeait la face de l'Italie, raffermit l'armée napolitaine dans ses bonnes dispositions, et ne demeura pas sans effet sur le moral des insurgés. »

Ainsi, et l'écrivain royaliste ne craint pas de le dire, le canon autrichien qui ébranlait Novare attendait son formidable écho sur les hauteurs de Taormina.

Radetzky et Filangieri se tendaient la main; ce jour là, le Panaro remonta vers sa source, indigné.

Et il est encore des gens qui, de sang-froid, s'étonnent et du malaise et de la désaffection qu'éprouvent envers leurs maîtres, les populations Siciliennes.

Grâce à une sage pondération entre les différents pouvoirs auxquels ses destinées sont confiées, grâce à la loyauté et à la fermeté de son roi, le Piémont a oublié le désastre de Novare; il l'a oublié parce que, du jour où il sentit l'ennemi à ses portes, ses libertés et sa Constitution menacées, il se groupa autour de cette Constitution, pour la défendre et la sauvegarder. Cette énergique fierté sauva son territoire: tous les peuples y ap-

plaudirent, et, pendant ce temps-là, le canon de Taormina détruisait, en Sicile, les mêmes libertés, le même esprit d'indépendance, les mêmes droits.

L'Europe détourna donc un instant ses regards sympathiques de la haute Italie, pour les tourner, pleins de dégoût et de terreur, sur les contrées méridionales. Ils tombèrent d'aplomb sur Filangieri et une voix unanime le stigmatisa du nom de *Mitrailleur de femmes et d'enfants!*

Ce nom odieux sera-t-il celui que la postérité ramassera ?

Oui; parce que le cri de mort d'un peuple se transmet de génération en génération;

Oui; parce que ce cri trouve un écho vengeur dans les entrailles de tous les peuples du monde;

Oui; parce que les lois de la guerre deviennent des non-sens du moment que les races d'hommes ont appris à se connaître et à se demander en vertu de quelle autre loi, divine ou humaine, on a pu faire d'elles la propriété d'un homme.

Et quoi! les partisans mêmes d'un régime qui eut ses raisons d'être et, avec elles, sa gloire, ses bienfaits et ses douleurs, n'auront pu, sous la fumée de leur encens, déguiser les flammes du Palatinat dont le souvenir déflore le génie de Turenne. Pour en atténuer le souvenir, c'est à peine si l'on reconnait valable l'excuse si ancienne et si souvent consacrée du pays ennemi; et l'on voudrait, sous les grands cordons et les crachats qui couvrent la poitrine de Filangieri, refuser une place au spectre d'Abel immolé, qui ronge éternellement la mémoire de Caïn!

Les croix, les rubans, les majorats tomberont dans la poussière, périssables comme tout ce qui est de ce monde... un nom seul survivra à ces tristes hochets de la vanité, celui de *mitrailleur*.

« Les habitants de Taormina, dit l'apologiste de Fi-

langieri, trouvèrent, à leur retour, leurs maisons pillées et brûlées..... dans leur morne désespoir, ils ne témoignèrent aux soldats napolitains ni crainte, ni répugnance, ni colère. Les uns étaient d'aveugles instruments du démon de la guerre, les autres des victimes plus ou moins innocentes. »

Une population de 2,800 personnes fut décimée; pendant plus de huit jours toutes les maisons de la ville écroulées ou ébranlées ne furent qu'un immense foyer mal éteint de cendres, de débris et de cadavres dont la fumée obscurcissait la nue, et l'infectait d'une odeur nauséabonde.

Tels furent les fleurons attachés à cette couronne ducale de Taormina que le Roi de Naples décerna au général Filangieri.

Certes, on ne nous accusera pas d'indifférence envers la gloire militaire. Il est, dans l'existence des nations, des lois dures et cruelles qui font parfois du sang versé une nécessité, une gloire, un titre. Tout dépend des caractères inscrits sur le drapeau; et si l'humanité salue le triomphe du vainqueur, c'est que, dans ce triomphe, elle sait distinguer le dévouement à sa propre cause et la modération du triomphateur.

Duc d'Isly, duc de Malakoff... ce sont des titres qu'elle salue, en dépit de son penchant actuel au dénigrement des prétentions nobiliaires; mais, duc de Taormina! c'en est un qui démontre l'intention bien arrêtée de perpétuer les plus odieux souvenirs de la guerre civile.

Et l'on s'étonne, disions-nous tout-à-l'heure, du malaise et de la désaffection des populations siciliennes envers leurs maîtres.

La prise de Catane et la soumission de Palerme suivirent de près la prise de Taormina.

Dans la première de ces deux villes, le général Filan-

gieri autorisa le pillage; et les Suisses firent main-basse sur la banque. Le plus beau quartier fut la proie des flammes; on eût dit que l'Etna s'était transporté à Catane. Douze prisonniers blessés furent fusillés sommairement, alors qu'il n'y avait plus un seul combattant dans la ville.

Cette campagne désastreuse venait de finir après six jours de luttes, de fatigues et d'excès; la pacification de la Sicile entière était indubitable: la terreur l'imposait forcément; mais le général Filangieri changea de tactique et résolut d'achever son œuvre par la bienveillance et la douceur.

Il se rappela le rôle de Hoche dans la Vendée. Il publia une amnistie générale dont il atténua le plus qu'il put le chiffre des exceptions, et confia à des gardes urbaines provisoires la défense et la tranquillité des villages exposés aux déprédations des déserteurs. Comme il marchait sur Palerme, il trouva en route, à Caltanissetta, une députation de cette ville qui lui apportait la soumission franche et sans conditions de la Sicile.

Il la reçut avec froideur, peut-être même avec dureté; il est à croire que, dans son esprit, il considéra les membres qui la composaient comme les instigateurs principaux de la révolte; ou peut-être doutait-il de leur sincérité.

A une soumission offerte sans condition aucune, il n'y avait pas de réponse à faire; mais il fallait rassurer les vaincus en leur laissant le droit d'espérer en la générosité du vainqueur. Le Général resta impénétrable; on eût dit qu'il craignait de trop promettre, et il se chargea de porter lui-même sa réponse à Palerme à la tête de toutes ses colonnes.

Comme il arrivait à Termini, ville située à quinze milles de Palerme, il envoya présenter au corps municipal

de cette dernière ville, les ordres et l'amnistie du souverain. Malheureusement, ce jour-là, la populace se trouvait maîtresse de la capitale, des autorités, de la garde Nationale, découragées par l'insuccès de leurs efforts et par l'approche de la dernière heure de la liberté sicilienne.

Un affreux désordre régnait dans la ville; et dans les funestes journées du 9 et du 10 mai, les insurgés se battirent entr'eux. L'amnistie excluait quarante-trois noms, pris parmi ceux qui avaient le plus coopéré à l'insurrection; mais la population y crut voir une embûche, et ne s'y soumit, que sur la garantie expresse du Consul de France, affirmant que ce document émanait réellement du Général Filangieri.

Ce fut sur ces entrefaites que ce dernier, d'après l'ordre du Ministre de la guerre, fit enlever aux drapeaux les trois couleurs nationales qu'y avait attachées la Constitution.

Cette suppression d'emblêmes, consacrés par un serment solennel, n'était pas de nature à rassurer les esprits; Filangieri conçut même de son inopportunité, des craintes qui lui firent imaginer un subterfuge, à ses yeux sans importance, et que cependant l'histoire a le droit de réfuter.

« Cette suppression, dit-il, est le résultat d'un fait et la conséquence logique de la dissolution de la Ligue Italienne, dont les trois couleurs sont plutôt le symbole que celui de la Constitution ».

Il n'est pas besoin de relever ce mensonge à propos du drapeau tricolore; sur les monuments de l'Italie où il se déploie, il abrite la liberté des peuples et le pacte constitutionnel.

Avant d'indiquer à l'étranger des peuples réunis contre lui, il leur montre des hommes jouissant de leurs droits civils et politiques; ce drapeau, la loyauté et l'honneur

y ont fixé jadis l'écusson de Savoie; quel nom peut-on donner aux sentiments qui y fixèrent, pour l'en arracher quelques jours après, l'antique écu fleurdelisé?

Quel qu'il soit, le subterfuge de Filangieri n'est autre chose qu'une platitude.

Contrairement à ce dont la faiblesse de l'humanité n'offre que de trop fréquents exemples, l'entrée de Filangieri à Palerme eut lieu au milieu du plus profond silence.

Pas un cri, pas une acclamation, aucune parure de fête sur les édifices publics et privés ne masquèrent, sur le passage du vainqueur, la douleur des vaincus. Le défilé des troupes royales ressembla à une procession lugubre des vivants dans le champ des morts, et l'attitude palermitaine, à une solennelle protestation.

Jour pour jour (15 mai), il y avait un an que cette même armée qui défilait dans Palerme soumise, avait échangé son feu meurtrier contre la population napolitaine, et lacéré, par le tranchant du sabre, toutes les libertés du royaume; les anniversaires ont parfois des caprices bizarres; c'est ainsi que la constitution napolitaine faisait célébrer son bout de l'an à Palerme.

Et maintenant pour revenir à notre rôle d'historien, après avoir déploré des malheurs et des ruines, nous ne refuserons pas cette page au labeur infatigable, à l'expérience, à l'habileté, au sang-froid de celui qui en fut l'auteur.

Mettant de côté tout ce que nous inspire de tristesse l'ardeur de notre patriotisme, nous ne pouvons imposer silence à la vérité et refuser, dans ces lignes, un nouvel hommage au talent militaire.

Prévoyance, souci du soldat, sollicitude pour son bien-être, habileté de tactique, conscience de l'art de la guerre, connaissances stratégiques, coup d'œil du commandement, calme dans les entreprises, sang-froid dans le danger : tout ce qui constitue le piédestal des grands ca-

pitaines, dans cette guerre comme dans les précédentes, se retrouve et se réunit pour y porter le général Filangieri. Les récompenses ne tardèrent pas à lui en donner un éclatant témoignage.

L'empereur Nicolas lui écrivit de sa propre main et lui conféra la Grand'Croix de l'ordre de St-André; l'empereur d'Autriche le nomma commandeur de Marie-Thérèse; et la reine constitutionnelle de l'Espagne, grand croix de l'ordre de la Conception. Titres honorifiques, vaniteuse parade et vaniteux hochets!

Un majorat allait mieux au caractère de l'industriel, aventureux et avide, dont la fortune avait plusieurs fois naufragé dans les houles scandaleuses de la banqueroute et de la spéculation.

Au brevet de duc de Taormina qui lui fut apporté par son fils, de la part du roi deNaples, il trouva annexé un majorat de 12,000 ducats (60 mille fr.) que son premier soin fut de faire déclarer insaisissable. Excellente précaution, à laquelle l'illustre Bayard n'eût certainement jamais songé.

Muni de pleins pouvoirs, il reçut, à son entrée à Palerme, le titre de vice-roi de Sicile.

Un dernier mot, pour terminer cette esquisse.

En 1855, Filangieri fut brutalement mis à la retraite. Quel fut son crime?

D'avoir voulu par trop de bien réparer le trop de mal qu'il avait fait; tendance qui pouvait calmer bien des douleurs, fermer de nombreuses cicatrices mais se heurter et se briser devant les susceptibilités d'un gouvernement ombrageux.

Le Vice-Roi avait été attristé de l'insouciance de ce gouvernement à l'égard de la Sicile, insouciance qu'inspirait plutôt l'esprit de la vengeance que celui de la conciliation.

Il avait été attristé de la détresse générale étalée à ses yeux, du mauvais état des routes, de la pénurie du commerce... toutes ces plaies, il voulut les guérir.

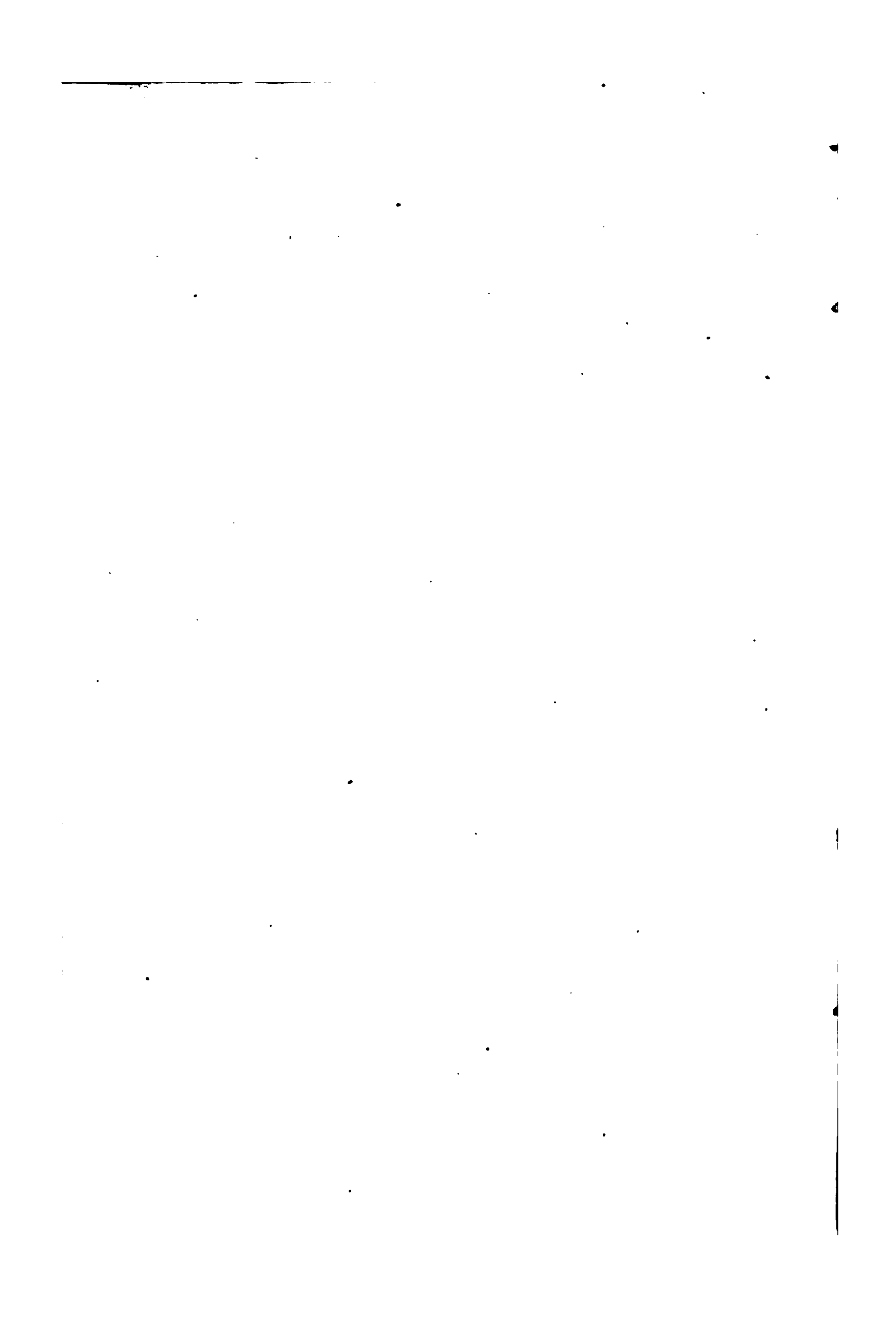
Ses intentions généreuses se trouvèrent donc paralysées; repoussé une première fois, il renouvela ses demandes; après un deuxième refus, il résigna ses fonctions et, suivant la formule sacramentelle, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite.

C'est là qu'il achève ses jours, loin du Roi qui ne l'aime ni ne l'estime et qui quelquefois le redoute. Son nom restera, et sa vie entière n'avait pas besoin de ces modestes pages, pour s'entourer d'une célébrité que ni le temps ni l'indifférence ne pourront faire oublier.

Pour nous, en terminant notre tâche, une dernière pensée nous reste, une douloureuse incertitude nous conduit à poser sans passion et sans haine cette question que la postérité seule a le droit de résoudre :

A-t-il justifié les espérances flatteuses du premier Consul? L'ombre auguste de Gaëtan Filangieri aura-t-elle à rougir ou à se glorifier de la mémoire de son fils?

FIN.



Prix : 60 Cent.

